

volonté, au changement dans les rapports de force entre les classes, s'opérant à la suite de la stabilisation. D'autre part, la Direction actuelle qui remplaça Jilek, ne sut pas davantage donner de réponse à ce sujet. Elle se borne à reprocher à la Direction Jilek le manque de résolution dans la lutte menée contre « l'opportunisme traditionnel » du Parti et contre les « droitiers historiques » (Smeral, Zapotoczky). Cette manière de critiquer détourne justement l'attention de la Direction actuelle du fait que même aux moments les plus décisifs, notamment au printemps 1926, la Direction Jilek pratiquait une politique de piteux suivisme. A cette époque, quand les masses de la classe ouvrière étaient excitées par les coups portés par la bourgeoisie, quand elles commençaient spontanément à entamer la lutte contre la politique gouvernementale des tarifs douaniers et des konzern, la Direction Jilek échoua complètement.

Elle ne sut pas faire avancer les masses entrées en mouvement, ni continuer à étendre le processus de la radicalisation. Au lieu de reprendre la lutte, elle versa dans l'apathie.

L'échec du Parti conduit par cette glorieuse Direction refoula le mouvement spontané des masses du printemps de 1926 ; ces masses, mécontentes, se réfugièrent dans la passivité ; c'est alors que commença la désagrégation du Parti, conséquence inévitable d'une retraite opérée sans avoir livré bataille. Deux ans plus tard, notamment lors de la « Journée Rouge », tout le monde vit clairement que le Parti dépérissait. Ce n'est qu'à présent que le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste abandonne Jilek ; il ne le fait pas parce que Jilek s'est dérobé à la bataille en 1926, mais bien parce qu'il apparut clairement en 1928, que la situation de Jilek était devenue intenable.

La Direction actuelle doit, elle aussi, se taire en face de ces questions. Car, enfin, a-t-elle exhorté à lutter en 1926 ? A-t-elle, contrairement à Jilek, appelé les masses à combattre ? Elle a fait exactement aussi peu de chose que le bouc émissaire Jilek. Une tâche immense lui incombait quand elle vint au pouvoir : il s'agissait de rattraper en 1929 ce qui avait été perdu en 1926, et d'extirper du Parti, tout au moins à présent, l'opportunisme à la Jilek.

Elle ne le fit point. Elle tenta de remplacer l'opportunisme par l'esprit d'aventures, le provincialisme traditionnel profondément enraciné par des phrases ronflantes, les méthodes bureaucratiques de Jilek par un régime autoritaire de violence. De cette façon, Gottwald et Reimann n'ont atteint qu'une seule

chose : ils ont précipité le Parti dans les plus profonds désordres et dans le désappointement ; ils ont amené ainsi de nouveaux adhérents à Jilek.

Quand Haïs s'empara de la direction des Syndicats Rouges, Jilek, appuyé par le groupe des faillis, des capitulars zinoviévistes à la Neurath, commença la lutte qui provoque maintenant la scission du Parti.

Les « droitiers historiques », point d'appui essentiel de la droite internationale.

L'Opposition de droite coalisée qui s'étend de Haïs à Neurath, et à laquelle viendront probablement se joindre les oppositions locales qui existent déjà depuis des années, est seulement au début de son évolution. Tout ce qu'il y a de plus arriéré dans le Parti trouve son expression la plus concentrée dans cette Opposition. Mais il est cependant incontestable qu'il y a également beaucoup de bons ouvriers, écœurés par la politique d'aventure du Comité Central, qui sont poussés dans le camp de la droite, aucun autre chemin ne leur étant ouvert ; l'Opposition de gauche est en Tchécoslovaquie encore trop faible pour pouvoir influencer les événements sur lesquels se concentre l'attention du Parti.

Cette évolution du Parti tchèque provoque une très grande activité des droitiers en Allemagne (Brandler et Thalheimer), la droite tchèque ne put résister longtemps à leur prosélytisme logique : un représentant des droitiers allemands, Erich Häusen, le chef des brandlériens de Breslau, assista à la conférence de Kladno.

Où vont le Parti Communiste Tchécoslovaque et le bloc de droite ?

Le fait de créer avec ostentation un nouveau Comité Central à la Conférence de Kladno, a fait entrer la lutte qui se déroule au sein du Parti Communiste Tchécoslovaque dans une phase décisive. Une partie des droitiers tchèques, et surtout Muna, espèrent que, tôt ou tard, Smeral et Zapotoczky les aideront. En attendant, Smeral, malgré les violentes attaques que déclancha contre lui le 5^e Congrès du Parti Communiste Tchécoslovaque soutient encore la nouvelle Direction. Il le fait comme la corde soutient le pendu. Il attend son heure pour intervenir comme le sauveur du Parti. Jilek espère, et Neurath comme lui, que les théories syndicales de Lozovsky seront désavouées, et que, finalement, on arrivera à un compromis.

Mais, en attendant, il ne semble pas en être ainsi. Le bloc de droite n'est pas encore

assez fort pour pouvoir négocier avec le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste de « puissance à puissance » ; il lui sera bien difficile d'acquiescer cette force ; sa croissance est entravée par la passivité qui s'étend dans le Parti, le nombre des militants qui ne participent plus à la vie de celui-ci grandissant sans cesse. L'évolution de la Ligue Ouvrière Internationale a une importance capitale pour le sort du bloc de droite. Haïs, ayant réussi à mettre la main sur l'Appareil et toutes les ressources financières des syndicats, les nouvelles organisations syndicales rouges du Parti auront de grandes difficultés pour progresser.

La marche ultérieure des événements entraînera sans doute très rapidement les droitiers de plus en plus loin du Parti. Leur manque d'unité intérieure affaiblit leur capacité d'action ; il en résultera des différenciations. Mais le bloc de droite se heurtera surtout dans un conflit de plus en plus violent avec la classe ouvrière révolutionnaire ; en effet, il n'admet pas les changements essentiels qui se sont produits dans les forces de classes depuis 1926. Si l'esprit d'aventure qui domine actuellement le Parti a démontré qu'il était incapable de conduire la classe ouvrière au succès dans la lutte contre la réaction sociale et politique montante, de son côté, le bloc de droite y est encore moins parvenu. Pénétré d'illusion sur la social-démocratie, partant d'un jugement complètement faux sur la situation politique et la position occupée par la Tchécoslovaquie dans les groupements impérialistes, le bloc de droite glissera de plus en plus sur la pente le conduisant au rivage de la social-démocratie, jusqu'à ce qu'il devienne un appendice de celle-ci. Mais si un nombre considérable de bons ouvriers menacent de le suivre dans cette voie, c'est bien la faute des liquidateurs radicaux de gauche régnant actuellement. On ne peut pas faire chasser Satan par Belzébuth. A plus forte raison, ne peut-on transformer un Parti de masse, pesant, arriéré, chargé des traits caractéristiques hérités du réformisme, en Parti bolchévique par les méthodes de la « gymnastique révolutionnaire. »

Ce sont justement ces procédés employés par les liquidateurs radicaux de gauche qui ont porté le désarroi général du Parti Communiste Tchécoslovaque au maximum. Puisque la phraséologie de gauche domine tout, les opportunistes les plus acharnés de ce Parti se sont habitués à être également de la « gau-

che ». Les Reimann, les Gottwald, qui s'égoïsent le plus sur le nouveau cours de gauche, donnent à la Direction un certain aspect par la parole et par l'écrit. Mais plus cette gauche répond violemment par l'exclusion à toute résistance contre ses procédés de liquidation, plus grandit l'importance de la « droite qui se tait », celle de Smeral-Zapotoczky. Tout en soutenant en apparence le Comité Central, ils espèrent, et non sans raison, que les faillis de l'ultra-gauche pousseront vers eux les restes du Parti. La dialectique de la marche des événements force les liquidateurs radicaux de gauche à tenir l'étrier aux droitiers s'affichant ouvertement. C'est là le vrai danger qui menace le Parti Communiste Tchécoslovaque : lors de la banqueroute inévitable des « gauches », la direction du Parti passera aux mains de la « droite historique » (Smeral, Zapotoczky) ; celle-ci réalisera alors l'unité du Parti sur la base du « Smeralisme ». Mais une pareille unité signifierait que même les faibles possibilités qu'avait encore en puissance le Parti Communiste Tchécoslovaque de devenir un jour un Parti Bolchévique ont disparu. D'autre part, il apparaît dès maintenant clairement que de nombreux ouvriers, que les liquidateurs radicaux de gauche dégoûtent avec raison, ont adhéré à l'Opposition sans en partager les conceptions, sans plus estimer les chefs de celle-ci (surtout Jilek) que les Gottwald et Cie. Ces travailleurs n'entreront pas dans la voie que les droitiers doivent forcément suivre. La différenciation du bloc de droite est inévitable. La crise est inéluctable aussi bien dans le Parti, coalition contre nature entre ultra-gauche et ultra-droite, que dans le bloc de droite, conglomerat bigarré d'esprit arriéré, de provincialisme et d'honnête mécontentement de bons éléments prolétaires. Les vrais éléments bolchéviques, rares en Tchécoslovaquie, doivent en déduire nettement la nécessité de « combattre sur les deux fronts ». Avec une violence intransigeante on doit lutter contre le cours liquidateur de gauche du Comité Central ; on ne doit pas permettre davantage — et c'est là-dessus qu'il faut concentrer toutes les forces — que les bons éléments capables de se développer et qui ont été réduits à adhérer au bloc de droite, glissent lentement sur la pente où les ont amenés les Jilek, jusqu'au réformisme s'affichant ouvertement.

Kurt LANDAU.